

## Astrid Lindgren

Nous avons appris le 28 janvier dernier la mort, à l'âge de 94 ans, de l'écrivain suédois Astrid Lindgren, auteur de *Fifi Brindacier*. Elle était considérée comme le plus grand auteur de son époque en Suède. Son œuvre est même à l'origine de la création à Stockholm du musée « Junibacken », créé spécialement pour les enfants.

Née le 14 novembre 1907, elle écrit *Fifi Brindacier* en 1944 (en suédois *Pippi Laangstrump*), devenu depuis un classique mondial de la littérature pour la jeunesse. Auteur de plus de cinquante romans, mais aussi de très nombreux récits et d'innombrables contes adaptés au cinéma et à la télévision, Astrid Lindgren a été traduite dans plus de soixante langues.



## Jean-François Ménard, auteur, traducteur

Jean-François Ménard,  
un homme à cheval

Lui, il se présente comme un homme à tout faire de l'édition, l'écrivain public qui, au début des années 80 s'occupait de tout chez Gallimard Jeunesse, quatrièmes de couverture, argumentaires pour la vente, légendes d'illustrations et même, pourquoi pas, traducteur à ses heures, ou auteur de poèmes sous le pseudonyme de Camille Fabien, un pseudo XIX<sup>e</sup> siècle chic et distingué, explique-t-il avec un sourire en coin.

Sa femme, Diane, lui a trouvé un autre surnom : Tex Ager. Logique, c'est elle qui est chargée de le ramener régulièrement à un semblant de réalité, quand il s'emballe trop, qu'il part au galop dans des hypothèses vertigineuses, juste pour le plaisir d'explorer un univers. Car Jean-François Ménard est avant tout un homme à cheval. À cheval entre deux mondes, celui des mystères et de l'ombre, et celui de la pierre. Ça, c'est lui qui le dit. Il aime les questions auxquelles on ne peut pas répondre. Quand une sonde spatiale revient de Jupiter en rapportant des données qui remettent en cause tout ce qu'on croyait savoir, il est ravi. Quand quelqu'un dit : « Je ne sais pas », il jubile. Et il rappelle volontiers cet ethnologue jadis parti en Bretagne, qui en avait rapporté l'intime conviction d'avoir rencontré des demeures : les gens là-bas croyaient ferme que la lune avait une influence sur les marées ! Toutes les hypothèses sont possibles, s'esclaffe Jean-François Ménard, même les plus farfelues. Seuls les scientifiques et les poètes ont vocation à découvrir des choses nouvelles, avec un net avantage pour les poètes.

À ce stade, il a pris un net avantage dans son assiette de blinis. Il faut dire que si le monde du mystère le séduit, il n'est pas homme à oublier celui de la bonne chère. Du saumon sauvage de Norvège au risotto milanais, la géographie parisienne n'a aucun secret pour lui. Il avale à grandes bouchées, allègrement, il se régale, il dévore, on s'aperçoit tout à coup qu'il est grand et costaud, il y a de l'ogre en lui et la preuve, quand on lui parle de l'Amérique, il s'arrête net, fourchette en l'air, médusé.

« L'Amérique ? Comment le savez-vous ? »

On lui explique que c'est frappant dans ses livres, dans le choix de ses thèmes, jusque dans sa façon de faire des phrases. Et il confirme : l'Amérique, c'est sa passion. Il s'est nourri de littérature américaine. Il a ingurgité tout Chandler à onze, douze ans, avant de lire Mark

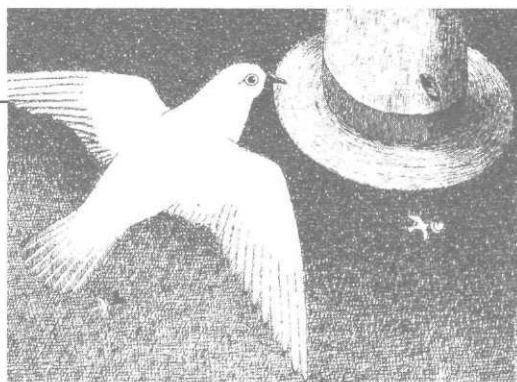
## portrait

Twain et Jack London jusqu'à la dernière miette, suivis de la Série Noire. Plus tard, quand il y est allé, il a enfin trouvé le pays à sa taille. Grand. Spacieux. Un pays où il pouvait étendre les bras sans forcément rencontrer un mur. Un pays traversé de « routes à la Charlot, vous savez, ces routes où vous le voyez s'éloigner en faisant des moulins avec sa canne, des routes infinies, qui partent jusqu'à l'horizon ». Et il conclut : « Cet espace, je l'ai toujours conservé en moi. Je l'ai digéré. »

À cheval, Jean-François Ménard. Entre des ailleurs où il ne souhaite pas nécessairement retourner, par crainte d'être déçu, et un ici où il transporte intacts ses horizons intérieurs, ses bouffées de souvenirs, neige pure, air limpide et froid, qui le gorgent d'énergie. Alors il joue. Avec Diane, il a découvert l'Italie, et il y a transposé sa vision de l'Amérique. C'est logique, assure-t-il sans rire. L'Amérique est pleine d'Italiens, et il y a pléthore de touristes américains en Italie. Ça fait des points communs. N'est-ce pas ? D'ailleurs lui, ce qu'il aime, c'est être un étranger en terre familière. Voir le connu avec un regard neuf. Débusquer l'étrange dans le banal. Au fait, qu'est-ce qui l'a incité à écrire pour la jeunesse ? Mais cet entre-deux, pardi ! Cette ligne de fracture qui se produit vers dix ans, quand on commence à appréhender la réalité, mais qu'on a une imagination qui bat la campagne. Cette ligne-là, qu'il a bien connue, ne l'a jamais quitté. Et quand il s'est mis à écrire, il s'est avéré que ses histoires truffées de mystères s'adressaient à cet âge-là. Celui où on bifurque, dit-il, mal la plupart du temps. Alors ses héros entrent et sortent de sectes religieuses, se fauflent entre des scies circulaires, apprennent à danser le rock d'une main, piquent le portefeuille d'une vieille dame de l'autre, et reposent leur fourchette, vaincus : non, décidément, la fondue savoyarde c'est au-dessus de leurs forces.

Allez, en selle ! Car il chevauche aussi les langues, cet homme. C'est ce qui fait de lui un traducteur. Joseph Conrad, Jerome K. Jerome, Lloyd Alexander, Malcolm Bosse, « Le Bégé » de Roald Dahl (comprendre Le Bon Gros Géant. Eh oui ! Comme par hasard !) Ce qu'il aime, c'est se trouver dans l'univers d'un autre, se couler dans sa façon de penser et d'écrire, voir le monde à travers d'autres yeux que les siens. Ça n'étonnera personne. Sa prédilection, ce sont les auteurs réputés difficiles, ceux qui ont leur propre langue, qui inventent des langages. Quand il faut retranscrire leur langue, leur musique, voilà qui remet en cause tout ce que lui-même écrit, se réjouit-il.

Car quand on écrit, on prend forcément des habitudes, des



tics. Et quand on est obligé de passer par d'autres, qui ont des habitudes très affirmées eux aussi, ça casse toutes les routines.

L'ogre repointe furtivement ses babines : « Ce que j'aime, c'est être au début d'une traduction. Quand c'est quelqu'un que je ne connais pas, je me demande ce qu'il a dans la tête. Je me demande, si j'étais lui, comment j'écrirais cette histoire en français. Je m'oblige à absorber son monde, à le dévorer »...

Écrivain, traducteur. Jean-François Ménard a besoin de ce va-et-vient, il puise l'énergie de faire l'un dans l'accomplissement de l'autre. Parfois, il y a des moments de grâce. *Le Passage*, de Louis Sachar. Un roman qui l'a enthousiasmé à la première lecture. Mais surtout, se souvient-il avec bonheur, ça a été une fièvre, une exaltation qui ont duré pendant tout le temps de la traduction. « Je n'écrivais plus, je lisais ! » s'exclame-t-il en mimant les doigts qui courent sur le clavier. Les grands espaces, cette fuite... Fusion accomplie.

Le succès est arrivé sans qu'il l'ait prédit. Mais qui pouvait imaginer un instant ce qui allait se passer ? Il hausse les épaules. Les cent dix millions d'exemplaires vendus dans le monde, le film, la ruée de minuit. Personne, pas même son traducteur ne pouvait présager la destinée de Harry Potter. Pour lui, c'est resté un livre. Ce qui l'a amusé, c'était l'invention du langage. Les noms, par exemple « Poudlard » : Anglais ou français ? Lard ou cochon ? Élémentaire ! En anglais, le collègue des sorciers s'appelle « Hogwart », inversion évidente de « Warthog » dans lequel tout le monde aura reconnu le porc à verrues, c'est-à-dire le phacochère. D'où il ressort que la verrue (vaguement répugnante) à cochon s'est métamorphosée en pou (décidément peu ragoûtant) de lard, donnant naissance à un de ces bizarres vocables à sonorité familière quoique pas tout à fait. Cette fois, le sourire est large. Alors on lui pose la question : est-ce qu'il aime monter à cheval ? Il est surpris. « Je ne sais pas, dit-il. J'aime beaucoup les chevaux, mais j'aurais peur de tomber ».

**Ruth Stégassy**